



[Musique d'introduction]

[Voix de Camille]

Réelles fictions vous fait découvrir les cinq romans sélectionnés pour le prix Effractions. Ce prix récompense un roman qui entretient un lien fort avec le réel ; il est remis par la Bibliothèque publique d'information et la Société des gens de lettres pendant le festival littéraire « Effractions ».

Dans cet épisode, François, bibliothécaire à la Bpi, présente *Avant que j'oublie*, un roman d'Anne Pauly.

[Voix de François]

À la mort de son père, Anne assume les démarches habituelles : avec l'aide de son frère, elle organise la cérémonie, elle envoie les faire-part, elle règle les détails des obsèques avec la compagnie des pompes funèbres.

Puis, Anne vide la maison et trie les affaires de son père. Elle se souvient. Elle repense à lui, à la vie qu'il a vécu et, au fil du récit, elle dessine le portrait d'un homme qu'elle redécouvre. On apprend alors qu'il a été le fils d'un boucher ayant décidé de quitter l'Alsace suite à l'annexion par le Reich. On apprend aussi qu'il est devenu ouvrier sans doute parce qu'il habitait trop loin de l'école pour pouvoir continuer ses études. On apprend également qu'il a vécu l'euphorie des Trentes Glorieuses mais qu'il a vite été déçu par le consumérisme. Il finit, nous raconte sa fille, par noyer ses déceptions dans l'alcool alors que sa femme trouve refuge dans la religion.

Au premier abord, le portrait est peu flatteur : l'homme est alcoolique, violent, peu soigneux. Mais progressivement, la narratrice dévoile un autre visage. Elle souligne sa grande tendresse, sa sensibilité et son sens de l'humour.

Dans ce récit témoignage, Anne Pauly raconte la mort, l'enterrement et, surtout, le deuil. Elle oscille entre regrets, culpabilité et mélancolie, et fait le constat de l'absence avec pudeur et humour.

Anne Pauly livre un texte drôle et intimiste. Elle porte un regard lucide sur le monde et sur le temps qui passe à travers le portrait émouvant d'un homme abîmé par la vie, tout en contradiction et en ambivalence.

Dans un style vivant, incisif, parfois déchirant, l'autrice écrit un sublime roman sur la relation père-fille.

L'écriture de ce deuil provoque une épiphanie qui donne une couleur résolument optimiste au récit.

[Musique]

[Lecture voix d'homme]

[Extrait de *Avant que j'oublie*, Anne Pauly, éditions Verdier, page 16]

[Musique]

[Voix de François]

Qu'est-ce que l'écriture du deuil, et comment ce livre s'inscrit-il dans ce type de récit ?

[Voix de Camille]

Pierre-Louis Fort, professeur de littérature.

[Voix de Pierre-Louis Fort]

Avant que j'oublie pourrait s'inscrire dans ce qu'on appellerait « les écritures du deuil » qui s'inscrivent dans une tradition du discours funèbre. On peut penser au *Sermon sur la mort*, aux *Oraisons funèbres* ou encore au *Tombeau*. Ce sont des moyens de littériser l'expression du deuil. Le livre d'Anne Pauly s'inscrit vraiment dans ce flux qui est particulièrement important avec le rapport à l'autobiographie, à la fonction testimoniale de l'écriture, à la fonction réparatrice dont on parle énormément en ce moment en littérature contemporaine. Ce livre s'inscrit vraiment dans cette tradition-là. Certains critiques parlent de sous-catégorie ou de sous-genre pour les écritures à la première personne. C'est quelque chose qu'on retrouve tout au long de l'histoire de la littérature, qui commence à se marquer davantage au 19^e siècle, au moment où on va hyperboliser le rapport à la mort avec les romantiques. Au 20^e siècle, alors même que le rapport à la mort – et ça, ce sont les travaux de Philippe Ariès qui le montrent – va quitter le rapport public pour aller davantage vers un rapport intime, on va voir une floraison de tous ces écrits autour de la disparition et notamment de la disparition du père et de la mère, comme c'est le cas pour Anne Pauly.

[Voix de François]

Y-a-t-il une spécificité à écrire sur le deuil du père ?

[Voix de Pierre-Louis Fort]

Il y a une spécificité par rapport au deuil qui est mis en jeu dans l'écriture. On ne va pas écrire de la même façon sur la disparition du père ou sur la disparition de la mère que sur la disparition de l'enfant. Il y a quelque chose qui est plutôt de l'ordre du naturel dans la disparition des ascendants et qui est contre-nature dans la disparition des descendants. Par exemple, aux 20^e et 21^e siècles, il y a énormément d'écrits sur la disparition des enfants. Peut-être que l'auteur le plus connu à l'heure actuelle, c'est Philippe Forest et la disparition de sa petite fille. C'est un travail de deuil qui ne s'accomplit pas. Philippe Forest montre bien qu'il n'y a pas de travail de deuil possible à travers l'écriture. Le sentiment n'est

certainement pas le même face à la disparition du père ou de la mère que face à la disparition de l'enfant.

Va se jouer quelque chose qui va être lié au genre. On ne va certainement pas écrire de la même façon quand on s'appelle Albert Cohen ou quand on s'appelle Annie Ernaux. Je pensais au livre d'Albert Cohen sur la disparition de sa mère qui ne va pas mettre en jeu le même rapport d'identification qu'on va retrouver par exemple chez Annie Ernaux quand elle écrit *Une femme* en 1987 sur la disparition de sa mère ou quand elle reprend les extraits de son journal *Je ne suis pas sortie de ma nuit*. On peut penser aussi à Simone de Beauvoir. Il y a beaucoup d'exemples.

[Voix de François]

Qu'est-ce qui vous surprend le plus dans le livre d'Anne Pauly ?

[Voix de Pierre-Louis Fort]

Ce qui me surprend le plus par rapport à la façon dont Anne Pauly aborde l'écriture autour de la disparition de son père, c'est évidemment la tonalité de cette œuvre. Si on regarde bien la rentrée littéraire de l'été dernier, il y avait également la parution du livre de Yaël Pachet, *Le Peuple de mon père*, qui porte sur la disparition de son père, Pierre Pachet. On est sur deux œuvres qui sont sur des écritures radicalement différentes. Je dirai que celle de Yaël Pachet, qui est très intéressante également, se situe dans une écriture peut-être plus traditionnelle de l'écriture du deuil. Tandis que celle d'Anne Pauly me semble réinventer ou insuffler quelque chose de nouveau. Non pas qu'il y ait des différences majeures en terme d'épisodes. On retrouve dans toutes ces écritures du deuil un certain nombre d'éléments qui sont récurrents : la mort, la visite aux pompes funèbres, l'enterrement, vider la maison. Toutes ces choses-là, on les retrouve, mais dans le traitement qu'en fait Anne Pauly extrêmement décalé et humoristique, il y a quelque chose qui est radicalement différent.

[Voix de François]

Que pouvez-vous nous dire de la façon dont Anne Pauly utilise l'humour pour raconter ce deuil ?

[Voix de Pierre-Louis Fort]

Je crois qu'il y a un effectivement un humour à la Anne Pauly qui s'appuie sur un certain nombre de procédés. Ce qu'il faut garder en tête, c'est quelque chose qu'elle formule elle-même dans le livre. Elle dit « Rire ou pleurer, c'était toute la question ». Je crois que c'est vraiment la dynamique de son œuvre, c'est le choix de faire, non pas la part belle au pathos, mais de faire la part belle au rire et à l'humour. On n'est pas dans un rapport d'exclusion comme elle pouvait le formuler quand elle disait « Rire ou pleurer, c'était toute la question », mais on est dans un rapport d'inclusion. C'est à la fois rire et pleurer. À plusieurs reprises on voit ça dans le texte, lorsqu'elle dit à sa compagne « Viens, c'est un drôle de théâtre, on va rigoler », il y a une saisie du monde autour du monde, de cette vie, de la disparition qui est vraiment d'ordre théâtrale. On peut penser à Beckett, même si le lien est extrêmement ténu, mais chez Anne Pauly il y a quelque chose qui est de l'ordre de : le malheur est ce qu'il y a de plus drôle. Ce que formulait également Beckett. Cet humour va s'appuyer sur le décalage, par exemple, la célébration du père dont on va retenir qu'il était

fort en mots croisés. On est face à quelque chose de relativement inattendu. Des formules, parmi celles qui sont appelées à durer, il y a celle de la messe qui est décrite comme étant « la plus longue de la chrétienté » avec le personnel des croque-morts et tout le personnel ecclésiastique qui sont assimilés à des zombies. Donc on change radicalement d'univers. Pour traiter quelque chose de religieux et de sacré, on va vers une sorte de trivialisation assez importante. Il y a également le recul qui est pris par rapport à soi lorsqu'elles arrivent pour la préparation de la messe avec tous les personnages truculents comme le curé, le père André, les zombies, les accompagnants pour les chants, etc. Il y a à chaque fois ce recul extrêmement fort et ça commence dès l'incipit lorsqu'il y a des tensions avec son frère et qu'elle se décrit elle, et on sent qu'il y a quelque chose qui va contre sa nature, comme, je cite, « la fille adoucissante, concentrée fleur de Tiaré ». On change d'univers en partant sur une sorte de parodie de la publicité alors qu'on est en plein dans le tragique.

[Voix de François]

Dans ce livre il y a beaucoup d'inventaires. Est-ce un procédé de l'écriture du deuil et quels rôles jouent-ils ?

[Voix de Pierre-Louis Fort]

Il y a un double inventaire très souvent dans les écritures du deuil. Il y a un inventaire matériel qui est l'inventaire des possessions du disparu. C'est quelque chose qu'on retrouve effectivement au début et à la fin du livre d'Anne Pauly. C'est un livre saturé par les objets de toutes sortes, avec une réflexion très forte sur ce que vont devenir les objets, dans le choix qu'on fait de les garder ou pas. La question de la trace est très importante. C'est très récurrent dans les écritures du deuil, la trace. Qu'est-ce qu'on va garder du disparu ? Qu'est-ce qu'on va garder du temps du disparu ? Parce que ce n'est pas seulement la personne qui part, c'est aussi une époque. Les souvenirs, la mémoire. C'est le titre depuis le début qui va donner cette inflexion-là.

Très concrètement, sur le côté matériel, sur la fin du livre, elle raconte comment elle enregistre les sons. Elle raconte comment elle prend en photographie la disposition d'un certain nombre d'objets dans la maison de son père. Elle se demande très concrètement ce qu'on va faire de tous ces objets, de ce bric-à-brac complètement insolite. Cet inventaire à la Prévert qu'on peut faire des possessions du disparu. Il y a une réflexion très forte sur la disparition. Comment on va orchestrer la disparition en mettant au garde-meuble, puis on va oublier, et c'est comme ça que va s'orchestrer la disparition des objets et des choses et de façon un peu métonymique, la disparition de la personne qui était possesseur de ces choses. Cet inventaire, c'est aussi un inventaire moins matériel mais plus humain, plus intime, de tout ce qui a été vécu avec le ou la disparu.e. Toutes les incompréhensions, tout ce qui a fait le ressort d'une relation complexe.

[Voix de François]

Est-ce que vous diriez de ce roman que c'est un roman familial ?

[Voix de Pierre-Louis Fort]

Je crois que, indéniablement, c'est un roman familial articulé autour de trois protagonistes, si je les fictionnalise un peu : le frère, la sœur et le père. Et en arrière-plan, la figure de la mère qui revient à de multiples occasions. À chaque fois que la narratrice explique qu'elle a perdu son père, on rappelle toujours le souvenir de sa mère. Elle-même revient sur ces souvenirs avec sa mère lorsqu'ils fuyaient le père alcoolique, lorsqu'il y avait des moments difficiles dans leur vie familiale, donc le livre retrace tout cela. C'est vraiment un livre familial. Mais, elle le dit à plusieurs reprises, c'est une famille de « cinglés ». Le terme, je le lui emprunte. Elle parle de « déglings » aussi à plusieurs reprises.

Tous les portraits sont en nuance, aussi bien le père que le frère. Il y a beaucoup d'oxymores qui sont utilisés pour décrire le père. Quand elle dit que c'est un « despote déguisé en guide de montagne », que c'est un « monstre attachant », que c'est un « ogre timide ». Il y a aussi des portraits très drôles du frère : « un mec pratique mon frère avec ses révoltes tardives ». Toute la scène où il ne veut pas investir dans le cercueil est assez drôle. Ou quand il veut utiliser des timbres verts, poste lente, pour envoyer des faire-parts alors que la narratrice lui dit que les faire-part vont arriver après. Il y a toutes les résistances de ce frère blessé par sa relation avec le père mais Anne Pauly remet tout cela en perspective dans ce texte et elle tisse vraiment un texte articulé autour des quatre membres de la famille.

[Musique]

[Voix de Camille]

Cet épisode a été préparé par François Patriarche.

Lecture : Denis Cordazzo.

Réalisation : Renaud Ghys et Camille Delon.

Merci aux éditions Verdier et à Blandine Fauré.

Ce podcast a été produit par Balises, le magazine de la Bibliothèque publique d'information, vous pouvez écouter la série sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.